

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =  
Rivista storica svizzera

**Band:** 22 (1972)

**Heft:** 1

**Artikel:** Sismondi et Mickiewicz ou l`histoire d`une chaire manquée

**Autor:** Stelling-Michaud, Sven

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-80672>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MISZELLE MÉLANGE

### SISMONDI ET MICKIEWICZ OU L'HISTOIRE D'UNE CHAIRE MANQUÉE

Par SVEN STELLING-MICHAUD

Lorsque la chaire d'économie politique, créée à l'université de Wilna par Alexandre I<sup>er</sup> en 1804, fut offerte à Sismondi<sup>1</sup>, Mickiewicz était encore un enfant. C'est une quinzaine d'années plus tard seulement que les œuvres principales de l'historien genevois, les *Républiques italiennes* (1807–1818), les *Littératures du Midi de l'Europe* (1813) et le premier volume de l'*Histoire des Français* (dès 1821) furent lues et appréciées en Pologne, par les membres de l'association littéraire et politique des Philomates, que fondèrent en 1816, à Wilna, des étudiants polonais, parmi lesquels Adam Mickiewicz.

Une lettre de Jan Czeczot à Maryli Puttkammerowa<sup>2</sup> (du 13/25 mars 1823) nous apprend que la Bojanusowa, « femme de lettres au goût très sûr, apprécie énormément » les œuvres de Sismondi dont Jan Czeczot relève le « ton d'esprit philosophique ». On croyait savoir, chez les Philomates, que l'historien genevois avait l'intention d'écrire quelque chose sur la littérature polonaise, mais on supposait, sans doute avec raison, qu'il ne pouvait en avoir qu'une connaissance incomplète.

Quoi qu'il en soit, les Philomates souhaitaient que si Mickiewicz partait à l'étranger, il rencontrât Sismondi à Genève et lui fît connaître la littérature de leur pays.

Le passage d'une lettre de Jan Czeczot à Mickiewicz<sup>3</sup> – où il lui dit :

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet le dossier conservé à Pescia, Biblioteca comunale, Archivio Sismondi, dans les brouillons de lettres de Sismondi (Cassetta 20, n<sup>os</sup> 157 et 158), ainsi que la lettre de Marc Auguste Pictet à Sismondi (Paris, 25 mars 1804), *ibid.*, Cass. 16, n<sup>o</sup> 133.

<sup>2</sup> *Archiwum Filomatow* [Archives des philomates] Cz. I. *Korespondencja* (Correspondance) 1815–1833. WYDAL (éditeur), J. CZUBEK, t. V (1823), Kracow, 1913, pp. 122/23; WLADIMIR MICKIEWICZ, *Zywot Adama Mickiewicza*, Poznan, 1929, t. I, p. 389.

<sup>3</sup> Du 23 février/12 mars 1823, *Korespondencja*, p. 102.

«Je t'ai déjà parlé de Sismondi» – se rapporte sans doute à cette rencontre au cours du voyage d'études projeté par Mickiewicz et qui n'eut pas lieu.

Nous savons par Mickiewicz lui-même que le poète polonais connaissait les œuvres de Sismondi, ou du moins *De la littérature du Midi de l'Europe*. Dans l'article intitulé «Des critiques littéraires et des chroniqueurs de Varsovie» reproduit comme préface à la seconde édition des *Poésies* (St-Petersbourg, 1829), Mickiewicz écrit: «Aujourd'hui, quand tant de chefs-d'œuvre, dans tant de langues, attirent l'attention de l'Europe, pour parler d'une manière générale de l'art, il faut un talent, un vaste savoir, tels que ceux de Schlegel, de Tieck, de Sismondi, de Hazlitt, de Guizot, de Villemain et du rédacteur du *Globe*» [Théodore Jouffroy]<sup>4</sup>.

Lors de sa rencontre avec Pouchkine, en 1828, chez Madame Sobanskeja, le nom de Sismondi fut évoqué d'une manière assez inattendue par le poète polonais. Joseph Prceclawski raconte la scène dans ses *Souvenirs*: «Tout d'abord Pouchkine traita froidement le poète polonais qui, à son accoutumée, se comportait avec naturel. Au cours de la conversation, Mickiewicz constata que bien des choses étaient inconnues à Pouchkine, et il lui demanda: Avez-vous lu Schlegel? – Non. – Et Sismondi? – Pas non plus. A partir de ce moment, Pouchkine abandonna son air protecteur et la conversation passa à d'autres sujets»<sup>5</sup>.

Dans une conversation avec K. Polowoj, au cours du même voyage en Russie, Mickiewicz parlant d'un article du critique français F. B. Hoffmann, paru dans le *Vestnik Evropy* (le *Messenger de l'Europe*), remarqua qu'il contenait un extrait de Sismondi sur Pétrarque, et il ajouta que «Sismondi avait jugé d'une manière purement intellectuelle le plus subtil et le plus ardent des poètes»<sup>6</sup>.

C'est en Italie, au début de l'été 1829, que Mickiewicz rencontra, chez la comtesse Volkonskaja, la personne qui allait lui faire connaître Sismondi. Il s'agit d'Anastasia Klustine, future comtesse de Circourt, qui se trouvait alors à Rome avec sa mère, née comtesse Tolstoï. Mickiewicz fit avec ces dames un séjour à Naples, d'où Anastasia écrivit à Sismondi, dans l'une de ses nombreuses lettres pétillantes d'esprit: «Nous avons ici pour compagnon un Polonais du plus grand mérite, Mitskewik (*sic*); il y a un mois que le *Globe* a annoncé une traduction française de ses poésies; lisez cet article, il n'est pas entièrement bon, mais il vous donnera une idée de l'homme»<sup>7</sup>. Anastasia fait ici allusion aux trois volumes de poésies que Mickiewicz

<sup>4</sup> A. MICKIEWICZ, *Dziela [Œuvres]*, Warszawa, 1955, t. V, p. 274.

<sup>5</sup> Cité dans ADAM MICKIEWICZ, *Dziela wszystkie [Œuvres complètes]*, t. XVI, *Rozmowy z Adamem Mickiewiczem [Entretiens avec A. M.]* Zebrał i opracował [réd. et édit.] ST. PIGON, Warszawa, 1933, p. 42.

<sup>6</sup> Cité dans A. M., *Wspomnienia imysli [Souvenirs et pensées]* édit par ST. PIGON, Warszawa, 1955, t. 2, p. 183. Les pages consacrées à Pétrarque se trouvent dans les *Littératures du Midi de l'Europe*, au chapitre X.

<sup>7</sup> Naples, 26 mai 1830, Pescia, Arch. Sismondi, Cass. 13, n° 72.

avait publiés, en 1828 déjà, à Paris, grâce à la libéralité de la comtesse Ostrowska.

Sismondi rencontra Mickiewicz au début du séjour que ce dernier fit à Genève, dans la première moitié d'août 1830. C'est Anastasie de Klustine qui les présenta l'un à l'autre. Dans ses *Lettres de voyage*, Antoni Edward Odyniec, compagnon de Mickiewicz, parle de l'accueil amical qui fut fait au poète polonais: «Par égard pour Mlle Anastasie, tout le monde nous a reçu avec tant d'amabilité que, la première visite mise à part, nous buvions déjà du thé tous ensemble. M. de Sismondi, 60 ans environ, vif, aimable, élégant comme un Français...»<sup>8</sup>. «Sismondi, parlant avec moi de l'article de Zygmund Krasinski et de ceux de Mlle Anastasie dans la *Bibliothèque universelle*, dit: «Chez vous autres Slaves, les talents n'ont pas besoin de mûrir, les enfants écrivent comme des adultes»<sup>9</sup>.»

Mickiewicz semble avoir été fort heureux à Genève, en compagnie de ces amis, comme il l'écrivait alors à Simon Klustine, frère d'Anastasie: «Et puis, je me trouve si bien à Genève! Le ciel, et Mademoiselle Anastasie, et le lac, et Mr. Bonstetten, et les gazettes, et M. Sismondi [...], je ne sais trop comment je m'arracherai à tout cela»<sup>10</sup>. Nous avons encore le témoignage de J.-F. de Kergorlay, qui dans une lettre plus tardive fait allusion aux relations de Mickiewicz et de Sismondi: «Vous trouverez bien naturel, monsieur, le désir de Madame de Kergorlay de connaître l'illustre pèlerin dont les chants l'ont charmée<sup>11</sup>, et dont je l'avais entretenue, en lui racontant combien j'avais été heureux de le rencontrer il y a onze ans [en 1830] chez M. Sismondi [...]]»<sup>12</sup>.

Mickiewicz se trouvait en Italie lorsqu'éclata l'insurrection de Varsovie, en novembre 1830. Il accourut. Son *Ode à la jeunesse* devint le chant patriotique de la Pologne. Après l'écrasement de l'insurrection, il s'enfuit à Dresde et vint, en été 1832, à Paris où il publia, la même année, le *Livre du peuple et du pèlerin polonais* et, deux ans plus tard, *Pan Tadeusz*. Il se maria en 1834. Pendant ces années, il ne semble pas avoir revu Sismondi. Ils renouèrent leurs relations en 1838 et ce fut encore une fois sous l'égide d'Anastasie, devenue entre temps comtesse de Circourt. C'est à Genève, où il était venu après la révolution de juillet, qu'Adolphe de Circourt avait rencontré Anastasie et fait la connaissance de Sismondi<sup>13</sup>. Les Circourt se lièrent également d'amitié avec Auguste-Pyrame de Candolle qu'Anastasie

<sup>8</sup> A. E. ODYNIÉC, *Listy Z podrizy [Lettres de voyage]*, Warszawa, 1961, t. II, p. 513.

<sup>9</sup> *Ibid.*, t. II, p. 581.

<sup>10</sup> A. M., *Dziela*, 1955, t. XIV, p. 555 (lettre écrite en français avant le 15 août 1830).

<sup>11</sup> Allusion au *Livre du peuple et du pèlerin polonais* qui avait paru à Paris, en 1832, avec une version allemande et française.

<sup>12</sup> Kergorlay à Mickiewicz, Paris, 4 mars 1841, dans *Korrespondencja Adam Mickiewicz, op. cit.* t. II, p. 187.

<sup>13</sup> La correspondance d'Anastasie Klustine (de Circourt) avec Sismondi s'étend sur les années 1828 à 1841. Aux 62 lettres d'Anastasie à Sismondi, conservées à Pescia (Cass. 13, n<sup>os</sup> 65-128) il y a lieu de joindre les lettres de Sismondi dont il ne m'a pas été possible de prendre connaissance.

connut dès 1829 et avec lequel elle entretint une correspondance dont l'essentiel a été publié<sup>14</sup>.

Désireux de quitter Paris, où sa situation matérielle était précaire, Mickiewicz – qui avait séjourné à Genève et à Lausanne en 1829 et en 1833 – rêvait de venir s'établir en Suisse romande, où le pays de Vaud l'attirait tout particulièrement. Ayant appris, en été 1838, que la chaire de littérature latine à l'Académie de Lausanne était mise au concours, Mickiewicz reprit le chemin de la Suisse pour tenter sa chance et s'établit dans la maison hospitalière de son ami Henryk Nakwaski, à Villard près de Vevey<sup>15</sup>. C'est au cours des démarches longues et compliquées avec les autorités vaudaises que le poète polonais apprit qu'une chaire de littérature comparée avait été créée à l'Académie de Genève et n'était pas encore pourvue. Il entreprit aussitôt des démarches auprès de Sismondi et du recteur de l'Académie, le physicien Auguste de la Rive. «Ils m'ont promis leur appui et ont tenu à cet effet une consultation officielle, dont le résultat est qu'il faut avant tout s'assurer de la protection de M. et de Mme de Circourt»<sup>16</sup>. Mickiewicz avait écrit plus longuement à Anastasie pour lui demander d'intervenir auprès de son ami Auguste Pyrame de Candolle<sup>17</sup>. Dans la lettre qu'elle écrivit de Paris, le 28 octobre 1838, au botaniste genevois pour lui recommander la candidature de son ami polonais, Anastasie brosse un portrait chaleureux de l'écrivain réfugié: «Premier poète [slave] vivant depuis la mort de Pouchkine [...], Mickiewicz connaît à fond la littérature française, allemande et anglaise, je crois même qu'il n'est pas étranger à l'espagnole. Quant au latin, il le sait comme un paladin du temps de Sobiesky<sup>18</sup>.» Concernant sa langue, Anastasie assure que Mickiewicz «parle fort bien le français, d'une manière originale, expressive et éloquente, sans jamais dégénérer en barbarie néologique. Quant aux rapports politiques, tout polonais qu'il est et ne pouvant convenablement retourner en Lithuanie, c'est l'homme le plus modéré du monde, ayant l'honneur des clubs et des sociétés secrètes, très pieux mais sans la moindre tendance au prosélytisme, très ami du repos, qui aurait les plus grands égards par conscience comme par caractère pour le pays qu'il adopterait. Ce serait en vérité un honneur pour Genève de fixer par des bienfaits un homme de mérite pour lequel la France a été prodigue de compliments, mais qu'elle n'a pas le bon esprit de conquérir par des procédés plus substantiels. Mickiewicz n'a presque aucune fortune et des charges de famille, il faudrait donc

<sup>14</sup> *L'Europe de 1830 vue à travers la correspondance de Augustin Pyrame de Candolle et Madame de Circourt*, publiée par ROGER DE CANDOLLE, Genève, 1966.

<sup>15</sup> Sur la nomination de Mickiewicz à Lausanne, voir GIOVANNI FERRETTI, *Adam Mickiewicz à l'Académie de Lausanne*, dans *Etudes de lettres*, Lausanne, t. 14, n° 4 (1<sup>er</sup> octobre 1940), pp. 127 ss.

<sup>16</sup> Sismondi à Ad. de Circourt, Genève, 24 octobre 1838, dans A. M., *Dziela [Œuvres]*, 1955, t. XV, p. 238.

<sup>17</sup> *Korespondencja Adama Mickiewicza*, t. I, p. 182. WL. MICKIEWICZ, *Zywoť...*, t. II, pp. 440, 442.

soigner, mieux qu'il ne le fera lui-même, ses intérêts matériels et chercher à lui faire un sort aussi avantageux que les strictes maximes de Genève le permettent [...]. Depuis de longues années nous (ma mère et moi) avons les relations les plus suivies avec mon candidat et sa noblesse d'âme est pour le moins aussi attachante que l'étendue de son esprit et la force de son génie. Son absence de forme(?) est une originalité imprévue et sa femme peut y suppléer en y joignant de fort beaux yeux. Des lettres en fort bon français m'assurent que je ne m'aventure pas en vous demandant une chaire pour un polonais. Outre cela, songez qu'il est très malheureux, inconsolable de n'être pas dans son pays, qu'il demande une faveur pour la première fois de sa vie, qu'il aime Genève et vous ne trouverez pas étonnant que je mette à cette affaire et à son succès le plus vif intérêt<sup>19</sup>.»

Au reçu de cette lettre, Candolle avait consulté le recteur Auguste de la Rive et Henri Boissier, doyen de la Faculté des Lettres. Il s'était rendu ensuite chez Sismondi au début de novembre, dans l'espoir de rencontrer Mickiewicz. Le point de vue des deux professeurs devait refléter celui de l'Académie; il traduit l'embarras des autorités. Des considérations politiques et confessionnelles assez mesquines furent mises en avant dans la lettre que Sismondi adressa à Mickiewicz<sup>20</sup> et dans celle que Candolle écrivit, un mois plus tard, à Madame de Circourt<sup>21</sup>.

Les autorités genevoises craignaient qu'en nommant un proscrit à l'Académie, elles ne s'attirassent des ennuis de la part des puissances de la Sainte-Alliance. «Nous sommes à bon droit intimidés après le danger où nous étions précipités par l'adoption de Louis-Napoléon...» écrivait Candolle au poète polonais. «Cet obstacle serait tout à fait écarté si Mme de Circourt voulait engager Mr. de Krudener<sup>22</sup> à écrire à l'un de nous une lettre confidentielle où il annonçât qu'il ne voit aucun obstacle à votre établissement en Suisse»<sup>23</sup>. Il ne semble pas que l'ambassadeur du tsar, qui avait déjà

<sup>18</sup> *L'Europe de 1830...*, p. 153; la lettre est également reproduite dans WL. MICKIEWICZ, *Zywot...*, t. II, pp. 556/57.

<sup>19</sup> *Loc. cit.*, pp. 153/54. — De son côté, Anastasie écrivait à Sismondi, le 8 novembre 1838; «Je connois l'érudition littéraire de notre poète et je n'ai pas d'inquiétude sur ses succès en face d'un auditoire, je l'ai entendu improviser plusieurs fois avec une rare éloquence. — Une grande générosité de caractère et une indépendance indomptable de l'âme ont fait repousser à notre ami tous les moyens vulgaires pour se procurer de l'aisance et sa position pécuniaire est des plus tristes; une chaire seroit pour lui un moyen honorable de se procurer au moins le nécessaire et si le budget de l'Académie pouvoit créer une position exceptionnelle, de grands malheurs et un génie chassé de son pays seroient des causes suffisantes pour provoquer une coopération généreuse [...]» (Pescia, Arch. Sismondi, Cass. 13, n° 109).

<sup>20</sup> *Korespondencja Adama Mickiewicza*, t. II, pp. 134/35 (original au musée Mickiewicz, à Paris, n° 663).

<sup>21</sup> 4 décembre 1838, *op. cit.*, pp. 154/55; elle est reproduite dans WL. MICKIEWICZ, *Zywot...*, t. II, pp. 558/59.

<sup>22</sup> Le baron Paul de Krudener, ambassadeur du tsar en Suisse de 1837 à 1858, ami intime et collaborateur de Capo d'Istria. Voir sur lui FRANCIS LEY, *La Russie, Paul de Krudener et les soulèvements nationaux 1814-1858*, Paris, 1971.

<sup>23</sup> *Korespondencja [...]*, *loc. cit.*



occupé un poste en Suisse de 1814 à 1827, soit intervenu en faveur de Mickiewicz<sup>24</sup>. Comme Anastasie l'écrivait à Sismondi: «Demander la bonne volonté d'un ministre de Russie pour l'auteur du *Pèlerin* auroit été chose impossible»<sup>25</sup>. Aussi l'idée saugrenue et naïve de Candolle n'eut-elle pas de lendemain.

L'objection la plus sérieuse que Sismondi fit valoir de la part des autorités genevoises au poète polonais était la crainte que celui-ci ne fit du prosélytisme religieux. «Vous comprendrez d'autant mieux notre devoir à nous-mêmes que vous mettez plus d'importance aux idées religieuses. Je ne doute point que vous ne nous disiez franchement quelle serait votre règle de conduite»<sup>26</sup>.

Etant donné ces réserves, formulées par Sismondi avec sa délicatesse coutumière, il semblait à ce dernier que Mickiewicz ne devait pas hésiter à concourir pour la chaire de Lausanne.

«Il paraît, lui dit-il, que la chaire de Lausanne se donne immédiatement, celle de Genève au printemps. Vous pouvez donc concourir pour la première, et si vous ne l'obtenez pas, songer à la seconde. Dans ce cas M. de Candolle conseille encore que vous vous fassiez connaître à ceux, et c'est le grand nombre, pour qui les littératures du nord sont fermées, et pour cela il vous invite à donner quelques morceaux de vous, en français, à la *Bibliothèque universelle de Genève*<sup>27</sup>, et mieux encore, de donner un cours libre à Genève, ouvert aux hommes et aux femmes, sur la littérature du Nord par exemple; ces cours qu'on paye, je crois, communément un louis par personne, outre l'avantage pécuniaire, ont celui de fixer l'attention du public, meilleur juge souvent que ne l'est l'Académie»<sup>28</sup>.

De Candolle mit beaucoup moins d'empressement que Sismondi à répondre à Anastasie de Circourt. «Le vent est peu favorable chez nous, lui écrit-il, aux étrangers», et il fait allusion à deux «essais malheureux» avec deux professeurs qu'il ne nomme pas, mais qui sont Pellegrino Rossi et Michele Ferrucci. Et il ajoute, sur un ton peu gracieux à l'égard d'un réfugié politique d'une nation malheureuse: «De plus, depuis l'échauffourée des polonais, ce nom ne sonne pas bien à l'oreille de beaucoup de gens et enfin dans l'état de lutte qui existe entre les deux religions on aura de la peine à appeler ici un catholique qui passe pour ardent»<sup>29</sup>. Et puis, surtout, avoue de Candolle, «il y a de petites circonstances qui influenceront sur la décision»; ce sont, comme on pouvait s'y attendre, les candidatures de deux Genevois à qui une chaire devait revenir, l'un «parce qu'il ne

---

<sup>24</sup> M. LEY, *op. cit.*, mentionne, dans l'inventaire sommaire des correspondants de Krudener, A. P. de Candolle, L. Pictet, le syndic Turrettini-Saladin, sans indiquer la date de ces lettres. Il est intéressant de relever que l'ambassadeur du tsar a laissé des notes sur l'*Histoire des Suisses* de JEAN DE MULLER (*op. cit.*, pp. 299-300).

<sup>25</sup> A. de Clustine à Sismondi, Paris, 8 décembre 1838. (Pescia, Arch. Sismondi, Cass. 13, n° 110).

<sup>26</sup> *Korespondencja* [...], *loc. cit.*

<sup>27</sup> Mickiewicz ne donna pas suite à cette suggestion. La *Bibliothèque universelle* avait d'ailleurs déjà publié, en 1830 (t. 45, pp. 186-190) un long compte rendu de *Konrad Wallenrod* et des *Sonnets de Crimée* dont une traduction française avait paru à Paris.

<sup>28</sup> *Loc. cit. supra.*

<sup>29</sup> *L'Europe de 1830*..., p. 155.

manque pas de talents et de connaissances» et l'autre, un parent du recteur, parce qu'il a remporté le grand prix de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres. Et Candolle de conclure: «Il [Mickiewicz] arriverait peut-être avec plus de facilité [à l'Académie de Lausanne] qu'ici»<sup>30</sup>.

Les choses se présentant de la sorte, Mickiewicz ne persista plus à postuler pour la chaire de Genève et il fonda tous ses espoirs sur celle de Lausanne, à laquelle il avait posé sa candidature le 21 octobre. Un accueil plus chaleureux lui fut réservé par ses amis vaudois Juste Olivier et Alexandre Vinet auxquels se joignirent l'historien Charles Monnard, nouveau recteur, et, de Paris, Sainte-Beuve, dont le prestige auprès du monde académique lausannois fut très utile au poète polonais. Mais celui-ci attribuait un plus grand prix encore à l'appui de Sismondi qui jouissait à Lausanne d'une solide réputation.

Aussi lui écrivit-il une lettre qui se croisa avec celle de Sismondi, pour lui demander de le recommander aux autorités vaudoises. Voici la lettre de Mickiewicz, conservée à Pescia<sup>31</sup> et dont je conserve l'orthographe fantaisiste:

Monsieur,

Il faut que je vous occupe encore de mes tristes affaires universitaires. J'ai [à] vous parlé (*sic*) d'une certaine chaire de littérature, laquelle reste toujours vacante à Lausanne. L'ancien professeur ayant été déclaré non *éligible* je peux en toute conscience solliciter sa place. Je me suis présenté parmi les aspirans. La commission de l'instruction publique paraît être assez bien disposée à mon égard, elle a accepté comme valables mes titres de littérateur et mes certificats de latiniste; mais on a peur de ma qualité de réfugié. Vous connaissez vos compatriotes. Ils accordent difficilement leur confiance à un étranger, à un inconnu. On voudrait que ma candidature fût moralement appuyée par une recommandation puissante et l'on m'assure que si j'avais une lettre de *vous*, mon affaire serait bientôt faite. Vous ne me refuserez pas, j'espère cette lettre si décisive pour moi. Il s'agit d'une recommandation dans le genre de celle que vous avez adressée à Mr. de la Rive. Ne m'en voulez pas Monsieur, je vous conjure, pour cette ennuyeuse correspondance. C'est toujours la faute de l'Empereur Nicolas! ou plutôt c'est votre faute; votre bonté nous inspire l'idée de vous persécuter.

Veillez bien, Monsieur, me rappeler au souvenir de Madame Sismondi.

Agréez l'assurance du plus profond respect de votre très humble et très protégé serviteur

Adam Mickiewicz

Vevey chez Mr. Nakwaski

7 novembre [1838]

<sup>30</sup> *Loc. cit.* – Une chaire de littérature moderne fut créée à Genève, en 1844, et occupée par Albert Richard; elle sera transformée en une chaire de littérature moderne comparée en 1865.

<sup>31</sup> Arch. Sismondi, Cass. 15, n° 133.



P. S. Il ne faut pas oublier de leur dire que vous m'avez connu bien avant dix ans, c'est-à-dire avant les *révolutions*. La date est ici ce qu'il y a de plus essentiel. La lettre peut être adressée directement à la *commission de l'instruction publique à Lausanne*.

Sismondi envoya «une espèce d'attestation» à Mickiewicz lui-même sans s'adresser à la Commission de l'instruction publique, qui eût risqué, craignait-il, de trouver sa démarche «présomptueuse»<sup>32</sup>. Le dossier Mickiewicz publié par Giovanni Ferretti, ne contient pas cette attestation. Quant à une lettre que Sismondi aurait adressée à A. Gindraz, vice-président du Conseil de l'Instruction publique, et qui aurait joué un grand rôle, ainsi que celle de Sainte-Beuve<sup>33</sup>, nous n'en avons pas trouvé trace dans le dossier Sismondi. Gindraz l'aurait-il gardée par devers lui? C'est peu probable. Il y a tout lieu de croire qu'une telle lettre n'a jamais existé, Sismondi s'étant abstenu à dessein de toute intervention officielle auprès des autorités d'un autre canton.

Nous ne savons pas si l'historien genevois eut l'occasion de revoir Mickiewicz durant la période où il remplit les fonctions de professeur de littérature latine à Lausanne, de l'automne 1839 à octobre 1840. Par Anastasie de Circourt, Sismondi apprit, en revanche, le succès que rencontraient les cours sur la littérature slave qu'il donna, dès 1841, au Collège de France, où l'avait appelé Victor Cousin.

---

<sup>32</sup> *Korespondencja...*, t. II, p. 135.

<sup>33</sup> G. FERRETTI, art. cit., p. 137.